

MUSIQUE

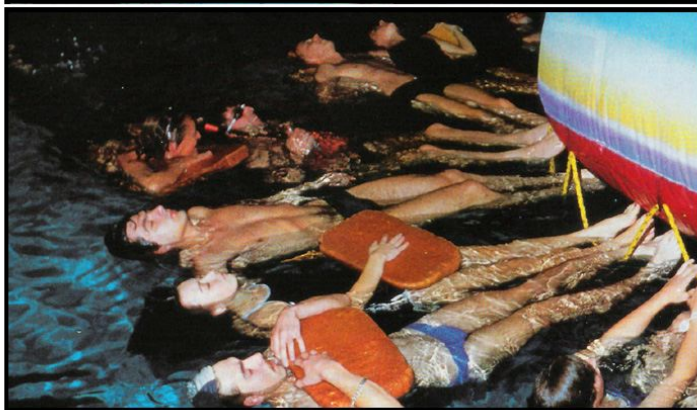
Symphonie pour masque et palmes

Concert au fond d'une piscine : dans l'eau, on écoute avec son crâne, pas avec ses oreilles.

A-t-on jamais vu des mélomanes se rendre au concert avec une serviette roulée sous l'aisselle, un masque et un tuba à la main ? La piscine des Amiraux, dans le XVIII^e arrondissement de Paris, était, l'autre dimanche, le cadre d'un événement peu banal : un concert subaquatique. Cent cinquante curieux étaient accourus, prêts à se jeter dans le bain pour goûter une musique nouvelle, conçue afin d'être écoutée dans l'eau, la tête immergée. Œuvre au programme : « Medusa nebula ». Auteur : Michel Redolfi, un compositeur marseillais de 30 ans, le premier en France à avoir eu l'idée de marier les richesses et les subtilités de la musique électroacoustique avec celles de l'eau.

D'une galerie en surplomb, le compositeur prépare de la voix son auditoire. Il montre sur une rive du bassin la console de mixage d'où partira la bande-son sur laquelle le concert est enregistré. Au fond de la piscine, deux grosses bobines de métal — les haut-parleurs aquatiques — retiennent une bulle géante de vinyle bleu irisé qui fait office de bouée. « Dans l'eau, exhorte Redolfi, cherchez une position naturelle, laissez-vous aller. Les sons se propagent très bien en milieu liquide, cinq fois plus vite que dans l'air. Ils vont traverser votre peau, vos tympans, qui sont formés à 85 % d'eau. Ce n'est pas par les oreilles que vous entendrez, mais par les os du crâne. »

Ruée vers le bassin : cent cinquante grenouilles humanoïdes gigotent, pouffent et gargouillent, puis, soudain, comme par magie, s'immobilisent. Immergé, en apesanteur, les yeux et le nez clos, on aborde un univers singulier. De suaves algues sonores s'enroulent en ruban autour du corps, tirant derrière elles comme de longues chaînes de grelots. L'eau est mélodique et la musique est liquide. Qu'on se bouche les oreilles, cristalline,



intacte, la musique traverse quand même la tête.

Jusqu'à ce qu'un direct au menton, décoché d'un coup de palme, vous arrache au rêve. En treize concerts donnés en piscine dans toute la France, depuis le premier, en août, lors du festival de La Rochelle, Michel Redolfi, qui ondoie toujours dans l'eau au milieu du public, a failli plus d'une fois se faire éborgner. « Dans un concert en salle, la seule activité consiste à écouter, commente-t-il. Ici, il faut encore respirer, rajuster son masque, plonger, essayer d'autres poses. »

Pendant vingt secondes on coule...

Contrairement à Berlioz, Redolfi met intentionnellement peu de sons dans sa musique, pour laisser aux auditeurs un espace mental afin qu'ils puissent bouger. Sa symphonie pour synthétiseur à clavier et flûte japonaise est conçue comme un album sonore à feuilleter en toute liberté. Dans une séquence composée du chant multiple des baleines, le musicien a même ménagé sournoisement des trous sonores : la musique s'arrête et, l'espace de vingt secondes, on se sent couler. Frustré comme si, en plein concerto, le violon solo avait fait claquer une corde.

Réminiscence ? Michel Redolfi n'a pas abordé la musique, d'emblée, par l'ordinateur. Il étudiait sagement le violon au conservatoire de Marseille quand, à 17 ans, un stage électroacoustique le foudroie de bonheur. Aussitôt, le Paganini en herbe crée le Groupe de musique expérimentale de Marseille

(G.m.e.m.) et vend bientôt son crin-crin au prix d'un billet de charter pour la Californie. Là, il découvre la magie du Pacifique et l'avance des Américains en matière de musique par ordinateur. Pendant dix ans, il navigue ainsi entre le G.m.e.m. et l'université de San Diego, où il participe à la construction d'un nouveau synthétiseur. Sur ce « synclavier », il compose son premier disque, « Pacific Tubular Waves », une commande de l'Ina, l'Institut national de l'audiovisuel. Lui vient alors l'envie de confronter ses propres vagues synthétiques aux vraies vagues, en les écoutant sous la mer.

Deux bourses, coup sur coup, l'une de la Direction de la musique, l'autre du ministère des Relations extérieures, lui ont permis de travailler deux ans, en Californie, sur l'acoustique sous-marine avec les militaires et les chercheurs. Sur son ordinateur, il crée des sons par milliers, les combine et les teste immédiatement dans les profondeurs. Certains, comme le son de la flûte, la voix humaine, supportent admirablement l'épreuve aquatique. D'autres sont distordus à la réception par la boîte crânienne.

Diffuser de la musique classique en mer ou en piscine ? « Une fugue de Bach sous l'eau aurait l'air du spectre d'elle-même, pire qu'un enregistrement écouté au téléphone », dit Redolfi.

Un bon programme informatique, bien sûr, arriverait sans doute à compenser ces distorsions jusqu'à les rendre audibles. Michel Redolfi laisse à d'autres ces recherches : « Je n'ai pas de temps pour Bach », dit-il. Sa propre musique le requiert.

EVELYNE FALLOT ■